

CONQUÊTE DU SOUDAN PAR LES MAROCAINS,

EN L'AN 999 (1590-1 DE J.-C.).

Récit extrait de l'ouvrage d'un historien arabe.

INTRODUCTION.

En l'an 909 de l'hégire (1503-4 de J.-C.), une famille qui prétendait descendre de Mahomet, s'établit dans le Sous, pays qui forme encore l'extrémité méridionale de l'empire marocain. En l'an 915 (1509), Abou-'l-Abbas-Ahmed-El-Caïm, membre de cette famille, s'empara de l'autorité suprême dans une partie du Sous; en l'an 930 (1523), son fils et successeur, Abou 'l Abbas, El A'redj, devint maître de la ville de Maroc. Leurs descendants marchèrent de conquête en conquête et renversèrent complètement les derniers débris de la dynastie mérinide. Après avoir détrôné les Beni Ouattas et soumis toutes les provinces de l'empire marocain, ils fondèrent une dynastie de chérifs que les historiens du pays nomment *Ed-Doult-es-Saadia* (la dynastie saadienne). Celle-ci fut remplacée par la dynastie de chérifs qui dure encore et que l'on désigne par le nom de la dynastie *hacenide*. Tous ces souverains portaient le titre de *Moula*, c'est-à-dire *seigneur, patron*.

En l'an 986 (1578), le sultan saadien, *moula Abd-el-Melek* (appelé par les Portugais *Muley Moluch*), mourut empoisonné par son chambellan turc, au moment même où son armée triomphait des Portugais. Dans cette bataille, qui eut lieu auprès du Ouadi-'l-Makha-zen, rivière qui coule entre Tanger et El-Casr-el-Kebîr, le roi Don Sébastien succomba avec la plus grande partie de ses troupes. Le *moula* Abou-'l-Abbas-Ahmed-el-Mansour, frère d'Abd-el-Melek, monta alors sur le trône. Pendant les premiers temps de son règne il recevait à sa cour une foule de députations et d'ambassades qui arrivaient de tous les côtés pour le féliciter de son heureux avènement. Parmi ces envoyés, se trouva un ambassadeur qui était venu de la part du sultan de Constantinople.

A cette époque, les Turcs dominaient sur l'Algérie et se montraient voisins peu commodes de l'empire marocain. Ce fut là, peut-être, le motif qui porta El-Mansour à traiter avec une froideur extrême la mission que la Porte ottomane venait de lui envoyer. Il

s'aperçut bientôt de son imprudence ; et, s'étant empressé d'expédier à Constantinople un ambassadeur et de riches présents, il parvint à détourner l'orage qui allait éclater sur son pays.

Ces renseignements peuvent suffire comme introduction au récit de l'historien dont nous allons maintenant traduire les paroles.

El-Mansour, n'ayant plus rien à craindre de la part des Turcs, s'en retourna de Fez à Maroc, où il fixa son séjour. Ce fut alors qu'il conçut la pensée de soumettre les villes de Tigourarîn (1) et de Touat, ainsi que les bourgades et les villages qui en dépendent. Sachant que les habitants de cette région étaient restés depuis longtemps dans un état d'indépendance et qu'ils se tenaient tout-à-fait en dehors de toute autorité souveraine, il forma le projet de les faire rentrer dans l'unité de l'empire musulman, dans la position que Dieu impose à ses serviteurs. En conséquence de cette résolution, il expédia contre eux une armée nombreuse, sous les ordres du caïd (*général*) Mohammed fils de Bereka et du caïd Ahmed, fils d'El-Haddad. Soixante-dix journées après avoir quitté la ville de Maroc, ces troupes entrèrent dans le pays qu'elles avaient la tâche de conquérir. Les habitants, sommés de faire leur soumission et d'éviter ainsi les malheurs les plus redoutables, ne firent aucune attention à cet avertissement et, se laissant égarer par les conseils du Satan, ils sortirent de leurs places fortes et se mirent en bataille dans la plaine. Après avoir livré plusieurs combats acharnés, ils succombèrent, par la volonté divine, et disparurent du monde comme s'ils n'y avaient jamais existé ; subissant ainsi la punition de leur désobéissance et de leur entêtement.

Cette victoire eut lieu en l'an 998 (1588-9 de J.-C.) ; elle donna la plus vive satisfaction à El Mansour et fournit aux poètes un beau sujet de chants de triomphe.

Après avoir achevé cette conquête, le sultan jeta les yeux sur le pays des Noirs, région qui avoisine les territoires de Touat et de Tigourarîn. S'étant décidé à l'occuper, il fit sommer les rois (*Molouk*) de ces contrées de faire leur soumission. « S'ils obéissent disait-il,

(1) Le mot *Tigourarîn* est un pluriel berber dont le singulier est *Tigou-rart*. La ville qui portait ce nom s'appelle maintenant *Gourara* ; elle est située dans la partie orientale de l'oasis de Touat. Nous avons déjà fait observer ailleurs que le mot *Touat* paraît être la forme féminine berbérisée du mot arabe *ouah* (oasis).

« Dieu aura épargné aux vrais croyants la nécessité de combattre (1); » si non, ce sera lui qui jugera entre moi et eux. » Il écrivit en même temps à leur sultan Sokya (2); et, prenant pour sujet de sa dépêche la question des mines de sel qui se trouvent à Taghaza (3) et qui servent à l'approvisionnement de tous les pays nègres, il réclama pour l'entretien des armées de l'islamisme un mithcal d'or (10 ou 12 francs) comme impôt sur chaque charge de sel. Sokya prit connaissance de cette demande; il l'avait reçue avec étonnement, il la rejeta avec indignation.

Avant d'envoyer cette sommation, le sultan El Mansour s'était fait donner par les *ouléma* marocains et les dévots les plus distingués de l'empire une décision juridique conçue en ces termes :

RÈGLE GÉNÉRALE — Les mines appartiennent à l'imam (4) et à lui seul; personne ne peut les exploiter sans l'autorisation du sultan ou de son lieutenant.

On lit ce qui suit dans le *Nasihâ-t-Ahl is-Soudan* (*Conseils aux habitants de la Nigritie*), ouvrage composé par l'imam Et-Tekrouri.

« La famille Sokya (سكيا) régna sur une grande partie du pays des Noirs. Le premier souverain de cette dynastie se nommait El

(1) *Coran*, sourate 33, verset 25.

(2) Notre auteur fixe l'orthographe de ce nom, lettre par lettre.

(3) La ville de Taghaza (prononcez *Taraza*) a été très-bien décrite par Ibn Batouta. Ce voyageur musulman la place à vingt-cinq journées de caravane au Sud de Sidjilmassa (*Tafilelt*). Dans une brochure intitulée : *Résumé historique de la grande exploration de l'Afrique, faite de 1850 à 1855, par Richardson, Barth et Overweg*, se trouve une carte dans laquelle l'emplacement de Taghaza est porté à 430 kilomètres plus au Sud. Ibn Batouta, qui a visité cet endroit, se sera donc trompé grossièrement ! Mais comment a-t-on reconnu son erreur ? Dans la même brochure, on lit qu'Aghadès, c'est-à-dire *Agadèz*, est appelée *Eghadès* par les Touaregs et *Audagost* par les Arabes. M. Barth, qui a passé quelques jours dans cette ville, a-t-il dit dans sa correspondance qu'Aghadès était l'Audagost des Arabes ? Probablement non. Il est vrai que le major Rennel avait émis cette opinion autrefois, mais il ne s'était pas aperçu que la position d'Audagost, telle que les voyageurs et les géographes arabes nous l'ont donnée, devait être à huit cents kilomètres ouest d'Aghadès. Le D'Anville anglais, comme ses compatriotes se plaisent à l'appeler, aurait dû penser aussi qu'Agadès, fondée en l'an 438 de J.-C. ne pouvait pas être connue des écrivains qui vivaient longtemps avant cette époque.

(4) Selon le droit musulman, il ne peut y avoir qu'un seul *imam*, chef spirituel et temporel de toutes les nations islamiques. Les rois ou sultans de ces pays doivent être considérés comme simples représentants ou lieutenants de l'imam.

Hadj Mohammed Sokya. Vers la fin du neuvième siècle (4^e Moharrem 899. 11 octobre 1493 de J.-C.), il traversa l'Égypte pour se rendre dans le Hedjaz où il fit le pèlerinage de la Mecque et une visite au tombeau du Prophète à Médine. Pendant qu'il était en Égypte, il eut l'occasion de voir le Khalife abbacide (1), et d'obtenir de lui l'autorisation de le servir en qualité de khalifa (*lieutenant*) dans la Nigritie et de gouverner toutes les contrées qui se trouvaient en dehors de la région habitée par les musulmans. Ayant établi, de cette manière, son autorité sur la base de la religion, il se conforma, dans toute sa conduite, aux indications de la *Sonna* (paroles et actes de Mahomet). Pendant son séjour en Égypte, il se procura l'*Acaïd* (théologie dogmatique) du cheikh El-Islam, Djelal-ed-Dîn-Es-Soyiouti (2) et s'appliqua à l'étude de cet ouvrage sous la direction de l'auteur lui-même. De cette manière, il parvint à distinguer ce que la religion permet de ce qu'elle défend; puis, encouragé par les conseils de son précepteur, il acquit quelques connaissances dans la loi. Rentré enfin dans le Soudan, il y établit une administration juste et régulière. Frappé du cérémonial qu'il avait remarqué à la cour du khalife abbacide, il s'empressa de l'adopter, et, voulant imiter ce prince en toute chose, il s'habilla comme lui et se plaça sur un trône chaque fois qu'il donnait audience. Ayant répudié les usages des peuples barbares, il se conforma à ceux des Arabes; et, par la justice de son gouvernement, il rendit la prospérité au pays et le retira de la position la plus déplorable. D'un accès facile, d'un cœur humain et d'un caractère indulgent, il favorisa surtout les hommes religieux et les ouléma; heureux de les admettre dans sa société intime, il les combla de dons et d'honneurs. Pendant toute la durée de son règne, la Nigritie jouit d'une grande prospérité et les populations vécurent dans l'abondance et dans l'aisance. Pour justifier le léger impôt qu'il exigeait de ses sujets,

(1) Ce khalife se nommait El Motéwekkel. Ainsi que tous ses prédécesseurs de la seconde branche des Abbacides, il n'exerçait aucune autorité politique et vivait sous la tutelle des sultans qui gouvernaient l'Égypte.

(2) Dans l'histoire littéraire des Arabes, on trouverait difficilement un écrivain plus fécond qu'Es Soyiouti. Il composait, compilait, abrégait; aucun sujet ne l'arrêtait: il traitait tout, depuis la théologie, l'histoire et la biographie jusqu'aux obscénités de la pornographie. Ses écrits les plus utiles laissent toujours beaucoup à désirer. Dans son *Dictionnaire biographique des commentateurs du Coran*, il a omis, soit par étourderie, soit par mauvaise foi, le nom d'un des plus illustres exégistes, celui d'El-Baidawi.

il déclara qu'il ne leur aurait rien demandé si l'imam Es-Soyioutâ ne lui avait pas conseillé de le faire. Jamais il ne s'écarta des règles de la justice, et Dawoud, son fils et successeur, suivit ce bel exemple. Ishac, fils de Dawoud, monta sur le trône après la mort de son père, et bien qu'il oubliât quelquefois la bonne conduite de ses prédécesseurs, il mérita des éloges par la bonté de son administration. Attaqué par les troupes d'El Mansour, il succomba dans la lutte et, avec lui s'éteignit la dynastie des Sokya. Au moment où il allait perdre le trône, il tenait sous sa domination une si grande partie du pays des Noirs qu'une distance de six mois de marche séparait les deux extrémités de son empire. »

Nous lisons dans l'ouvrage d'El Fichtali (1) : « Les ambassadeurs envoyés à la cour d'Ishac Sokya revinrent auprès de leur sultan et lui apprirent que le prince nègre avait refusé de faire sa soumission et qu'il prétendait être souverain de ses états, au même titre qu'El Mansour l'était des siens. Celui-ci fit aussitôt convoquer les grands officiers de son empire et tous les hommes dont les conseils pouvaient lui être utiles. Dans cette réunion solennelle, il prit la parole et s'exprima ainsi :

« J'ai formé le projet d'assiéger dans sa ville l'émir de » *Gar'ou* (2), souverain des Noirs. Je me propose d'envoyer » une armée contre lui, afin de rétablir l'unité dans l'empire » musulman. D'ailleurs, le pays des Noirs est très-riche et peut » fournir des impôts assez considérables pour entretenir les trou- » pes de l'Islamisme et pour fortifier la puissance des vrais cro- » yants. On sait, du reste, que le souverain de ce pays n'a aucun » droit d'y régner : il doit être déposé, parce qu'il n'appartient » pas à la tribu des Coreich et qu'il ne réunit pas en sa per-

(1) Cet auteur, qui se nommait Abd-el-Azîz, fils de Mohammed, et dont le surnom était Abou-Fares de Fichtala, composa une histoire des Chérifs intitulée : *Menahel-es-Safâ-fi-Fadâil-es-Chorefâ*, c'est-à-dire *Fon- taines de la pureté* ou *Vertus des chérifs*. Il y a deux localités au Maroc qui portent le nom de *Fichtala*, l'une située entre Fez et Taza, l'autre entre Fez et le Ouadi'l-Abîd. Jusqu'à présent, nous n'avons pas pu déterminer auquel des deux endroits appartenait cet historien.

(2) Dans les historiens et géographes arabes, on trouve le nom de cette ville écrit de deux manières : *كوكو* (*Koukou* ou *Kaukau*), et *كاغو* (*Kaghou* ou *Gaghou* ou *Gar'ou*). De nos jours, les Nègres l'appellent *Gao*. — Dans notre manuscrit, le *kaf* est surmonté de trois points pour indiquer que cette lettre doit se prononcer *ga*. *Gar'ou* est situé sur le Kouara ou Niger, à environ quatre cents kilomètres de Tenboktou, vers l'Est.

» sonne les conditions requises par la loi pour être sultan d'un
» grand empire (1). »

» Voyant qu'à la suite de cette allocution, l'assemblée gardait un morne silence, il ordonna aux assistants de lui faire connaître leur avis quand même il serait opposé au sien. Tous s'empressèrent alors de déclarer qu'un pareil projet s'écartait des règles de la prudence; qu'il ne pouvait guère entrer dans l'esprit d'un homme du peuple et, à plus forte raison, dans celui d'un souverain. « Entre notre pays, disaient-ils, et celui des Noirs s'étend un vaste désert où s'égarent non-seulement les hommes, mais les oiseaux de passage; on n'y trouve ni eau, ni herbe; vouloir y faire une expédition est une folie; comment y reconnaître le chemin, éviter les ennemis et se tirer des dangers qui surgiront à chaque pas? Les Almoravides tout forts qu'ils étaient avec leurs Sanhadjiens, n'ont jamais eu la pensée d'entreprendre une telle expédition; les Almohades, malgré leur vaste empire, et les Mérinides, en dépit de toute leur puissance, n'ont jamais tenté de porter leurs armes dans ce pays. Ils appréciaient trop bien les difficultés de la route et les obstacles qu'ils devaient y rencontrer. Nous n'avons rien de mieux à faire que d'imiter l'exemple de ces dynasties, car l'intelligence des modernes ne dépasse pas celle des anciens. »

» Le sultan reprit alors la parole et s'exprima ainsi — « Les observations par lesquelles vous cherchez à ébranler ma résolution et à contrarier mes desseins manquent d'une base solide et ne peuvent avoir aucune influence sur mon esprit. Vous dites que le Désert est une région pleine de dangers et qu'on y risque de mourir de soif; nous voyons, cependant, tous les jours, que de faibles bandes de négociants s'y engagent hardiment, les uns à pied, les autres portés à dos d'animaux; on s'y aventure même sans compagnons. Jamais les caravanes ne cessent de nous arriver du pays des Noirs. Comment en sera-t-il donc avec moi qui suis bien autrement puissant que de simples marchands; moi dont les armées sont animées d'un esprit bien plus entreprenant que celui d'une caravane? Que les dynasties anciennes n'aient pas voulu y porter leurs armes, rien de moins étonnant! souvenez-vous que les

(1) Pour être imam ou chef spirituel et temporel de l'islamisme, il faut réunir cinq qualités : 1^o le savoir; 2^o la justice; 3^o la puissance d'exécuter ses volontés; 4^o l'usage des cinq sens et de tous les membres du corps; 5^o la parenté avec les Coreich, tribu de Mahomet.

» Almoravides avaient pris pour tâche unique de combattre les Francs
» et d'effectuer la conquête de l'Espagne; — que les Almohades sui-
» vaient le même système et qu'ils avaient de plus à soutenir une
» lutte contre Ibn-Ghanîa; — que les Mérinides étaient presque tou-
» jours occupés à combattre les Beni-Abd-el-Ouad de Tlemcen. Quant
» à nous, l'entrée de l'Espagne nous est fermée depuis que les
» infidèles se sont emparés de tout ce pays; nous n'avons pas même à
» diriger des attaques contre Tlemcen, ville qui est maintenant au
» pouvoir des Turcs. D'ailleurs, les dynasties dont nous parlons
» n'auraient jamais pu accomplir le dessein que je viens de former,
» quand même elles eussent voulu l'entreprendre: leurs troupes
» consistaient en cavaliers armés de lances et en fantassins qui
» combattaient avec des flèches. Quant aux habitants du Soudan,
» ils ne connaissent pas, comme nous, l'usage de la poudre; ils n'ont
» pas de troupes portant des armes à feu, armes dont le fracas seul
» suffit pour inspirer la terreur. Ils se servent de la lance et de
» l'épée, faibles moyens de résistance quand on leur oppose des
» canons qui répandent la dévastation. Rien n'est donc plus
» facile que de les combattre et de les vaincre. Pensez aussi que
» le Soudan est un pays bien plus riche que l'Ifrikiya (*les provin-*
» *ces de Tunis et de Tripoli*); qu'il vaut bien mieux s'en emparer
» que de s'occuper à guerroyer contre les Turcs, tâche où il y a
» toujours beaucoup de peine et peu de profit. Voilà ma réponse à
» vos observations. Vous avez parlé des anciens; mais les anciens
» ont beaucoup laissé à faire aux modernes et ceux-ci peuvent s'en-
» gager dans des voies qui étaient fermées à leurs devanciers. »

» Cette réponse produisit beaucoup d'effet sur tous les assistants
et leur ôta l'envie de faire la moindre réplique. Aussi, s'empres-
sèrent-ils de donner leur approbation au projet de l'expédition et de
déclarer que le sultan avait *trouvé le joint de la question*; tant il est
vrai que les opinions des rois sont les rois des opinions. »

L'auteur de cette histoire se croit obligé de relever deux passa-
ges dans le discours précédent. El-Mansour donnait à entendre que
les Almoravides n'avaient jamais eu de l'autorité dans le Soudan;
or, nous savons par les écrits d'Ibn Khaldoun et d'autres historiens
que cette dynastie était maîtresse de Ghana et qu'elle y percevait
l'*agrat* (?) et la *djizya* (capitation).

Ghana, siège de l'empire du Soudan, se composait de deux villes
séparées par le Nil (*le Niger*). Le sultan marocain disait encore que
l'usage de la poudre à canon était inconnu aux anciennes dynasties;

à cela nous pouvons opposer les paroles de notre cheikh, feu l'imam Abou-Zeid-Abd-er-Rahman de Fez, lequel s'exprime ainsi dans son commentaire sur le *Mandhouma* (*Chronique versifiée*), ouvrage qui traite de ce qui se passa dans l'arrondissement de Fez : « La découverte de la poudre à canon eut lieu en l'an 760 (1359 de J.-C.) (1), » si nous devons accueillir la déclaration d'un auteur qui composa un traité sur les mérites de la guerre contre les infidèles. Un philosophe, qui s'occupait de manipulations chimiques, vit avec étonnement qu'un mélange de sa composition était explosif ; il re- commença ses opérations et finit par inventer la poudre. »

Après avoir obtenu l'approbation de ses conseillers, El-Mansour commença les préparatifs de son expédition et organisa une armée très-puissante et composée entièrement d'hommes d'élite. Il rassembla aussi un grand nombre d'excellents chevaux et de forts chameaux. Son affranchi, le Bacha Djouder (2), reçut le commandement de toutes ces troupes ; et, s'étant entouré d'un cortège magnifique, il quitta la ville de Maroc le 16 du mois de dou'l hiddja, de l'an 998 (milieu d'octobre 1590). El-Mansour écrivit en même temps au savant imam Omar, fils du cheikh Sidi Mahmoud Ibn Omar Aguit es-Sanhadji et cadi de Tenboktou, lui ordonnant de faire tous ses efforts pour amener les habitants de ce pays à faire leur soumission et à rentrer dans la grande communauté de l'islamisme.

Ishac Sokya, ayant appris que l'armée marocaine était en marche pour l'attaquer, rassembla ses troupes et envoya des recruteurs dans les diverses villes de son empire. Il parvint ainsi à réunir une armée parfaitement équipée et composée, dit-on, de cent quarante mille combattants. « Ne se contentant pas d'une force aussi redoutable, » nous citons ici les paroles d'El Fichtali, « il y adjoignit les cheikhs des magiciens, les gens qui jettent des sorts, ceux qui fabriquent des amulettes et des fétiches (*sitamna?*). » Pendant ce temps, Djouder s'avança d'étape en étape et, arrivé dans la région habitée qui avoisine Tenboktou, il trouva en face de lui l'armée du roi nègre. Au premier choc, il mit ses adversaires en déroute, contraignit Sokya à prendre la fuite, et, depuis le matin jusqu'au soir, il ne cessa de broyer sous la meule de la guerre les bandes

(1) Selon Ibn Khaldoun, les Merinides, en l'an 672 (1274 de J.-C.), se servirent de canons au siège de Sidjilmessa. On sait que Roger Bacon, mort en 1292, connaissait très-bien les effets et la composition de la poudre à canon. Voyez son *Opus majus*.

(2) Cet officier portait aussi le nom de Zergoun.

éparses qui lui offraient encore quelque résistance. Ishac-Sokya se sauva accompagné d'un petit nombre de ses serviteurs.

Nous devons faire observer que les troupes nègres n'avaient pour armes que de courts javelots (*harchan sir'ar*), des lances et des épées, ce qui ne pouvait valoir grand'chose contre des canons. Aussi, toute cette multitude se dispersa épouvantée; les fuyards, vivement poursuivis, eurent beau crier : *Nous sommes musulmans, nous sommes vos frères*, ils durent se laisser moissonner par l'épée.

Cette bataille eut lieu le 16 de djomada premier, de l'an 999 (commencement de mars 1591). Le vainqueur s'empressa d'occuper Tenboktou et les autres villes qui avaient appartenu à l'ennemi; puis il envoya un courrier à El-Mansour avec la nouvelle de cette grande victoire. Il lui expédia aussi une riche offrande composée de dix mille mithcals d'or, de deux cents esclaves et de beaucoup d'autres objets précieux. Sans discontinuer la poursuite, il contraignit Ishac à traverser le Nil (*Niger*) et à s'enfermer dans Gar'ou *گاڤو*, ville devant laquelle il mit aussitôt le siège. Ishac s'étant fortifié dans cette place, qui était la capitale de ses états, finit par prier Djouder de faire la paix et de le laisser en possession de ce qui lui restait encore; mais El-Mansour, auquel le général marocain transmit cette proposition, la repoussa avec fierté et ne voulut accepter aucun accommodement. Djouder bloqua Gar'ou pendant quelque temps, mais voyant une grande partie de ses troupes tomber malades par l'influence du mauvais air, il céda aux plaintes qui s'élevaient dans le camp et prit le parti de lever le siège. Rentré à Tenboktou, il y attendit la réponse de son souverain à la proposition qu'Ishac-Sokya lui avait adressée.

Quand El-Mansour apprit la nouvelle de ce mouvement rétrograde, il prononça la destitution de Djouder et ordonna au bacha Mahmoud d'aller prendre le commandement de l'armée. Cet officier recommença le siège de Gar'ou, mais Ishac, prévoyant la chute de la place, s'était empressé de la faire évacuer et de transporter les approvisionnements ailleurs. Au moment où la ville allait succomber, le prince nègre s'enfuit précipitamment jusqu'à Koukia *كوكية*, se flattant que l'ennemi ne se porterait pas plus en avant (1). Son espérance fut déçue : les Marocains traversèrent le fleuve et

(1) La position exacte de cet endroit n'est pas bien connue, mais on voit dans la suite du récit qu'elle devait se trouver dans le Soprai, région au Sud-Est de Tenboktou.

continuèrent la poursuite jusqu'à ce qu'Ishac tombât malade et mourût.

Les états soudaniens devinrent alors des annexes de l'empire marocain ; de sorte que l'autorité d'El Mansour fut reconnue dans toute la région qui s'étend depuis l'Océan Atlantique jusqu'à Agnou ^{أگنو}, localité qui touche à Bornou (1). Le souverain de ce dernier endroit fit sa soumission. Selon El Fichtali, tout le pays, depuis l'Atlantique jusqu'à la frontière de la Nubie, subissait la domination d'El Mansour — vaste empire que personne n'avait possédé jusqu'alors.

On expédia du pays conquis au sultan du Maroc tant de chameaux chargés de poudre d'or que les spectateurs en furent ébahis et les envieux étouffaient de dépit. Il reçut une telle quantité de ce métal précieux que, dès-lors, il fit payer tous ses employés en dinars de poids, sans alliage. Tous les jours, on voyait devant la porte du palais quatorze cents (?) marteaux employés à battre de cette excellente monnaie. Ajoutez à cela une grande quantité d'or provenant de la fonte de bijoux, de parures et d'autres objets de luxe. Pendant le règne d'El-Mansour, il y avait dans l'empire une telle abondance d'or qu'on donna à ce monarque le surnom d'Ed-Dehebi (*aureus*).

Quand la nouvelle de cette victoire parvint à Maroc, El-Mansour ordonna des réjouissances publiques ; et pendant trois jours, les rues restèrent ornées et tapissées depuis le matin jusqu'au soir. De tous les côtés arrivèrent des députations chargées de féliciter le souverain, pendant que les poètes et les prédicateurs s'épuisaient à exalter son triomphe.

Lorsque Mahmoud eut établi l'autorité marocaine dans les pays conquis, il renvoya la moitié de son armée à El-Mansour. Il lui expédia aussi douze cents esclaves, tant hommes que femmes, quarante chameaux chargés de poudre d'or, quatre selles de cheval en or pur, un grand nombre de charges de bois d'ébène, plusieurs sachets de civette, quelques animaux de l'espèce qui fournit ce parfum et une quantité d'autres objets. S'étant fixé dans le Soudan en qualité de lieutenant d'El-Mansour, il y signala son administration en faisant arrêter, enchaîner et transporter à Maroc le savant et illustre imam Abou 'l Abbas Sidi Ahmed Ibn Ahmed Baba (2).

(1) Agnou s'appelle maintenant *Kano*. Il est situé à environ cinq cents kilomètres à l'Ouest de Kouka, capitale du royaume de Bornou.

(2) Ahmed Baba avait alors trente-neuf ans. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages sur la grammaire arabe, les traditions et la jurisprudence musulmanes. On lui attribue aussi une histoire de Tenboktou et du Soudan. En

ainsi que les femmes et les autres membres de cette famille. Il livra même au pillage leurs richesses et leurs livres.

On lit dans l'ouvrage intitulé *Bedel el Monaseha* (Offrande de bons conseils), le passage suivant : « J'entendis Ahmed Baba prononcer ces paroles : « De tous les membres de ma famille, je suis celui qui » possède le moins de livres; j'en avais seize cents, mais on me les » a tous volés. »

Cette arrestation eut lieu vers la fin du mois de moharrem de l'an 1002 (octobre, 1593). Les prisonniers arrivèrent à Maroc dans le mois de ramadan de la même année (mai-juin 1594). Ils restèrent tous en prison jusqu'au 11 ramadan 1004 (mai 1596). Leur mise en liberté donna la plus vive satisfaction à tous les musulmans. Ahmed Baba dut alors se présenter au sultan El Mansour; et trouvant que ce prince avait un rideau tendu devant lui pour le dérober à la vue du public, il lui adressa ces paroles :

« Dieu tout puissant a dit (1) : *Il ne peut arriver à aucun mortel* » *que Dieu lui parle si ce n'est par révélation ou derrière un voile;*

l'an 1837, lors de la prise de Constantine par les Français, M. Berbrugger découvrit, parmi beaucoup d'autres manuscrits en langue arabe, un petit volume intitulé : *Supplément du Dibadj*, et portant pour nom d'auteur celui d'Ahmed Baba, jurisconsulte nègre. Ce livre forme la continuation d'un ouvrage assez important dans lequel Ibn Farhoun donne la biographie des principaux docteurs du rite malekite. Depuis cette époque, l'ouvrage d'Ahmed Baba figure sur le catalogue de la Bibliothèque d'Alger, sous le n° 156. En l'an 1840, MM. Bresnier et Berbrugger en ont tiré plusieurs renseignements au sujet du droit musulman et de la vie de Sidi Khalil (voyez l'*Akhbar* du 19 mai 1840).

A l'instar de tous les écrits composés par des nègres, l'ouvrage d'Ahmed Baba n'offre rien de saillant ni d'original; aussi, peut-il servir à l'appui de l'opinion qui refuse aux races noires de l'Afrique la moindre étincelle de génie littéraire : les Nègres, soumis à l'influence d'une religion et d'une civilisation dérivées de l'étranger, ne peuvent qu'imiter servilement et assez mal les modèles qu'ils trouvent dans les écrits et dans la conduite de leurs maîtres. Quant à l'histoire de Tenboktou et du Soudan qui porte le nom d'Ahmed Baba, il faut avouer que c'est le récit le plus embrouillé et le moins satisfaisant qui soit jamais sorti de la plume d'aucun écrivain. On connaît en Europe un fragment de ce traité bizarre, fragment dont il existe deux exemplaires et dont les copistes, peu versés en langue arabe, ne comprenaient presque rien. Nous devons avouer, cependant, que, sur ce dernier point, il n'y a pas lieu de leur faire des reproches : le travail d'Ahmed Baba est un récit fait sans le moindre jugement, un misérable fatras d'où il est impossible de tirer un seul renseignement digne d'arrêter l'attention d'un lecteur européen.

(1) *Coran*; sourate 42, verset 60.

» tu veux donc t'assimiler au Seigneur des seigneurs? Si tu as quelque chose à nous dire, ôte ce rideau. »

El-Mansour fit écarter le rideau, descendit de son trône et se rapprocha d'Ahmed Baba, qui lui fit alors cette question :

« Quel prétexte peux-tu donner de m'avoir dévalisé de mes effets, livré ma bibliothèque au pillage, m'avoir enchaîné et amené de Tenboktou jusqu'ici? Tu as même été cause d'un autre malheur : pendant la route, je suis tombé de ma monture et j'en ai eu la jambe cassée. »

Le sultan lui répondit :

« Nous voulions établir l'unité dans l'empire musulman, et nous savions que si vous faisiez votre soumission, vous auriez entraîné vos compatriotes à imiter votre exemple ; car vous étiez des personnalités influentes dans votre pays. »

« Pourquoi donc, lui répliqua Ahmed Baba, n'as-tu pas cherché à rétablir l'unité musulmane par la conquête de Tlemcen, ville bien plus rapprochée de ton empire que le pays des Noirs? »

« Ah! répondit El Mansour, il y a une parole du saint Prophète qui dit : *Laissez les Turcs tranquilles tant qu'ils vous laissent tranquilles*, et nous nous sommes conformés à cette recommandation. »

« Je te ferai observer, répondit Ahmed Baba, que cet ordre n'était donné que pour un temps, car Ibn Abbas a dit bientôt après : *Ne laissez pas les Turcs tranquilles quand même ils vous laisseraient tranquilles*. »

A ces paroles, El Mansour demeura interdit, et, ne sachant comment y répondre, il leva l'audience.

Aussitôt qu'Ahmed Baba fut sorti de prison, il se mit à donner des leçons de droit et il eut le plaisir d'y voir accourir une foule de monde, tous empressés de profiter de ses lumières. Il resta à Maroc jusqu'à la mort d'El-Mansour, qui n'avait consenti à lui rendre la liberté qu'à la condition de ne pas quitter cette ville. Ce fut de Zeidan, fils et successeur de ce souverain, qu'il obtint l'autorisation de s'en retourner dans le Soudan, pays qu'il désirait ardemment revoir et dans lequel il avait la certitude que Dieu lui permettrait de rentrer. Une foule immense d'étudiants l'escorta jusqu'en dehors de la ville et tout le monde lui fit les adieux les plus touchants.

DE SLANE.

